



Pour citer cet article :

Toulouse (Dr Edouard), « La violence et l'hygiène mentale », *La Prophylaxie mentale. Organe de la Ligue d'hygiène mentale*, n°38, janvier-juin 1934, pp. 82-86.



Pr. HEUYER LA Pr. HEUYER

OPHYLAXIE MENTALE

ORGANE DE LA

LIGUE D'HYGIÈNE MENTALE

DÉCLARÉE D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR DÉCRET DU 12 JUILLET 1922

**COMITÉ DE RÉDACTION :****D^r TOULOUSE**

PRÉSIDENT DE LA LIGUE D'HYGIÈNE MENTALE

Pr H. CLAUDE - J. DELAITRE - D^r G. DEQUIDT**D^r KLIPPEL - J.-M. LAHY - Pr H. LAUGIER****D^r LEGRAIN - Pr RABAUD - D^r ROUBINOVITCH****SOMMAIRE**

D^r TOULOUSE. — La Violence et l'Hygiène Mentale	P. 82
J. M. LAHY. — La Psychotechnique et la Psychiatrie	87
D^r G. d'HEUCQUEVILLE. — Stérilisation chirurgicale et prophylaxie mentale	103
Compte-rendu du Conseil d'Administration du 15 mai 1934	111
Compte-rendu de l'Assemblée générale du 15 mai 1934	112
Compte-rendu moral du Secrétaire-général (D^r Genil-Perrin)	113
Compte-rendu financier du Trésorier (M. J. M. Lahy)	114
Rapport présenté par les Commissaires aux Comptes	117
Informations	118

ÉDITÉ PAR

LE MOUVEMENT SANITAIRE52, RUE SAINT-GEORGES, 52
PARIS (IX^e) Téléph. Trud. 96.30

CHRONIQUE

LA VIOLENCE ET L'HYGIÈNE MENTALE

PAR LE D^R TOULOUSE

*Médecin Directeur de l'Hôpital Henri Rousselle
Président de la Ligue d'Hygiène Mentale*

Un essai littéraire de Georges Sorel sur la violence a rencontré une grande fortune, et Mussoloni a dit s'en être inspiré dans son action politique. Mais, après ces improvisations intermittentes, le problème reste tout entier, relevant de la psychiatrie. Et les récents événements lui ont donné une sinistre actualité.

La violence — je l'entends surtout physique — est une forme de l'instinct combatif qui, lié à l'instinct de conservation, a assuré dans toute l'évolution animale et humaine, le salut de l'individu comme de l'espèce. Les peuples qui veulent se « rajeunir » excitent cet instinct dès l'enfance, comme on dresse les jeunes coqs au combat.

Cet instinct normal est la résultante d'un équilibre de toutes les fonctions. Quand il fléchit au-dessous d'un certain taux, c'est l'indice d'une déficience biologique générale, qui est plus ou moins favorisée par l'éducation. Il a des rapports avec l'âge et diminue progressivement, à mesure que l'activité des échanges chimiques faiblit.

La combativité est liée au sexe. Le mâle est plus combatif — dès l'enfance — avant la puberté, qui n'est que la maturation des tendances sexuelles primitives, vraisemblablement à cause des conditions profondes qui le font plus actif, doué d'un métabolisme basal plus élevé, et pour cela même vivant moins longtemps. Aussi l'homme a-t-il asservi facilement la femme, qu'il a confinée à la tâche ménagère, au gynécée, au harem, mais qu'il a nourrie par la chasse et qu'il a défendue contre les ennemis.

Le facteur externe, l'éducation, joue aussi. On développe l'impulsion à la violence par tout ce qui excite les réactions affectives et tend à inhiber le contrôle de l'écorce cérébrale — de la raison — par les réunions, les chants, la musique. Les assemblées — où par les phénomènes d'interaction des uns sur les autres l'individu perd sa libre direction et où l'orateur, le tribun, le meneur impose sa pensée et sa volonté — sont des moyens employés de tout temps pour « décapiter » la personnalité.

Le chant rythmé et la poésie, qui en est très proche, aident puissamment à réaliser cet état, comme les défilés dans des costumes militaires, qui ajoutent des images d'action. Aussi tous les peuples ont-ils utilisé ces procédés dans les périodes d'effervescence. La Révolution française a suscité les hymnes patriotiques et les grandes fêtes publiques.

Les dictatures emploient plus ou moins systématiquement ces méthodes en agissant d'abord sur l'enfant.

Il est des maladies qui exaltent les réactions violentes, en médecine mentale la « manie », forme de folie avec excitation générale et accélération des processus, et d'autres qui les diminuent, les états dépressifs. Les tendances impulsives sont encore favorisées par tout ce qui affaiblit le contrôle intellectuel.

Il est évident que la violence est un excellent moyen de révolution pour imposer des conceptions nouvelles à un peuple ; et il n'était pas nécessaire de mettre en œuvre des appâts littéraires pour énoncer cette donnée empirique.

Toute agression déchaîne chez celui qui la pratique des impulsions cruelles. On en arrive à torturer son semblable par le jeu de simples réflexes, le spectacle de la souffrance qu'on cause à un autre poussant à la provoquer de nouveau. Il y a aussi une certaine accoutumance, qui émousse la sensibilité normale et force à redoubler les coups pour obtenir les mêmes impressions, comme le toxicomane élève la quantité d'héroïne pour ressentir les mêmes effets.

C'est peut-être aussi le phénomène observé par les dompteurs, qui racontent que, lorsqu'un fauve a blessé un homme, il devient plus féroce, ayant pris — disent-ils — « le goût du sang ». Pareillement, les excitations de la parole et du geste rendent de plus en plus difficile l'arrêt des impulsions qu'on a déchaînées, véritable torrent physiologique que l'on a de plus en plus de peine à endiguer.

Ainsi toute violence dégrade les individus. Il est habituel qu'un homme abuse de ce pouvoir quand une fois il a pu s'en saisir.

Etant donné les rapports de la violence et de l'instinct sexuel, il se mêle encore des actes de sadisme aux cruautés. Et le malheur c'est que, s'il y a des *biotypes*, des tempéraments qui aiment exercer la violence, il y en a d'autres qui aiment la subir : alors s'établit un cycle de tortures.

Ainsi les atrocités que l'on a relatées au cours des révolutions européennes qui ont suivi la guerre, ont toujours été plus ou moins observées dans les mêmes circonstances : bastonnade et coups de fouet sur le corps mis à nu, privation de nourriture et d'eau, emprisonnement dans une cellule où l'on ne peut s'allonger, entassement dans une pièce non ventilée au risque d'asphyxie...

Le pis c'est que la violence suscite des représailles, immédiates ou retardées, et que, lorsqu'elle s'exerce au sein d'une population, elle entretient un esprit d'hostilité peu compatible avec la paix entre les pays. Comment un homme pourrait-il ne pas détester et vouloir massacrer des étrangers quand il éprouve cette même haine pour certains de ses compatriotes ?

La question est de savoir si l'humanité est condamnée à la violence pour progresser. Or, toute l'évolution humaine dément cette conclusion. Contre la force, on a opposé un ensemble de systèmes, qui se substituent à son emploi, individuel ou collectif : c'est le juge, le jury, l'arbitrage entre les peuples. Et même, quand la guerre devient le moyen suprême, elle tend à être réglementée par le « droit des gens ». C'est ainsi que le duel a codifié le combat singulier.

Des habitudes pacifiques se prennent par le renoncement à la force et se consolident. Les instincts se purifient, se « subliment » ; et le sentiment de l'équité remplace la volonté de domination. Mais ces formes, plus récentes, sont par cela même plus instables, plus fragiles.

C'est que, dans une population, il y a des groupes d'individus, de biotypes, qui n'ont pas tous atteint le même âge de perfectionnement nerveux. Il y a toujours des violents, doués d'une maîtrise personnelle réduite, qui, dès la moindre occasion favorable, cherchent à troubler l'équilibre des autres. Ainsi les rechutes dans l'intempérance sont longtemps imminentes tant que le buveur n'a pas reconquis un bon équilibre et que les individus faibles ne sont pas protégés contre les incitations à boire.

L'impulsion agressive ne va pas toujours avec le courage. La violence inutile, qui caractérise la cruauté, est plutôt le fait des faibles et parfois des femmes.

Cela ne veut pas dire qu'il faille supprimer la force dans les relations entre les hommes. Car on donnerait aux organismes les moins évolués dans la maîtrise des instincts la supériorité sur les autres, qu'ils asserviraient aisément. Il convient donc de ne pas trop relâcher l'instinct combatif, qui est la suprême défense d'un groupe humain.

Cela signifie qu'il faut déléguer la contrainte à une autorité supérieure. Dans un asile d'aliénés on doit quelquefois avoir recours à elle pour protéger les patients calmes ou passifs contre les « furieux » ; mais, sauf les cas d'extrême urgence, ce ne sont pas les infirmiers qui en prennent l'initiative, c'est le médecin.

Et d'ailleurs l'expérience montre que le spectacle de la force suffit souvent pour augmenter le pouvoir d'inhibition chez les plus violents. C'est pourquoi la police, dans les relations entre les citoyens, et l'armée, dans les rapports entre les peuples, qui sont l'une et l'autre nécessaires, agissent d'abord par la seule présence. L'ordre ne sera pas troublé dans la rue si une troupe imposante l'occupe.

Cela est malaisé à dire et à entendre, car les hommes sont animés d'un immense espoir, d'un immense besoin de paix. Mais les risques de désordres intérieurs et extérieurs sont liés à la présence d'organismes nerveux peu évolués, constituant un danger pour les collectivités nationales. Plus tard, quand la prophylaxie mentale se sera imposée partout, pour le dépistage et le traitement dès l'enfance des individus à réactions intempestives, l'humanité se calmera. Et les ligues pacifiques n'auront plus de peine à être comprises et suivies.

L'éducation peut corriger des tendances ou offrir des dérivations utiles dans certaines activités sociales.

Mais tout cela est loin, dira-t-on. Déléguer la force à l'autorité est une utopie, car les opposants à un régime déclarent qu'ils n'ont justement pas confiance en cette autorité. Par contre, les occupants ou les tenants du régime leur répondront qu'ils peuvent ne pas inspirer davantage confiance. Et alors ? Il n'apparaît donc pas d'autre moyen à tous que de défendre les positions acquises ou de les attaquer pour en imposer d'autres que l'on croit meilleures.